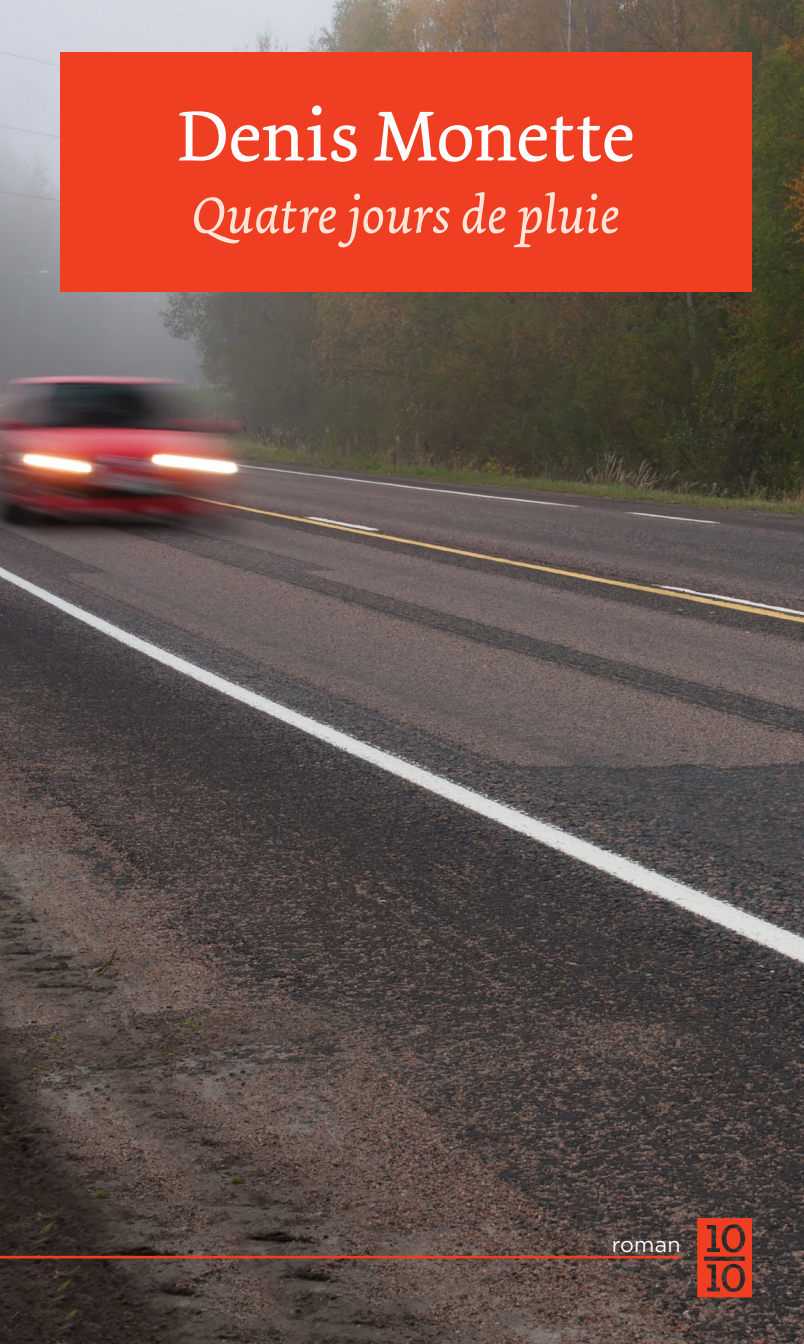


A blurred red car is driving on a wet asphalt road, with its headlights on. The road is wet and reflects the light. The background is a misty, rainy scene with trees and a grey sky. The car is moving from left to right, leaving a motion blur.

Denis Monette

Quatre jours de pluie

roman



Denis Monette

Quatre jours de pluie

Roman



Chapitre 1

Assez tôt le lendemain, s'étirant d'aise après avoir bien dormi, David perçut des bruits de voix venant de la chambre voisine, celle de Victor. Prêtant l'oreille, il put entendre ce que son ami disait au téléphone en s'efforçant de baisser le ton. Sans doute parlait-il à sa femme puisqu'il put saisir : « Oui, ça va, mon ange. Ma voiture est prise dans la boue sur la route de terre, mais on la sortira à trois dès que la pluie aura cessé. Ce qui ne sera pas aujourd'hui, il pleut encore, ça n'arrête pas. » Puis, après un long silence : « Je suis content que le voyage en autobus ait plu aux enfants. Tes parents vont bien ? Embrasse-les pour moi ! » Une autre pause et Victor, se faisant plus discret, ajouta : « Ce n'est pas le grand luxe ici, c'est humide, pas trop confortable, mais je suis content de revoir mes amis d'antan. Surtout David qui a tout mis en œuvre pour bien nous recevoir. Tu devrais le voir, Marianne, on dirait un acteur de cinéma ! Il est

même plus beau que dans le temps, le sacripant ! Et il roule en Volvo C70 décapotable, la plus luxueuse que j'aie vue. Flambant neuve en plus ! Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? Je te perds avec le fichu cellulaire... S'il est marié ? Heu... non, je ne crois pas. On n'a pas encore commencé à rattraper le temps perdu, ça devrait être aujourd'hui. Tiens ! je te perds encore... là je te retrouve... Mieux vaut que je raccroche, mon amour. Embrasse les enfants pour moi. Je m'ennuie déjà d'eux et de toi, Marianne. Moi, les fins de semaine sans vous trois, c'est pas dans mes habitudes. J'ai hâte de rentrer, de te serrer dans mes bras... Quoi ? Tu veux que je profite de ces moments de liberté ? Mais... Je te perds, j'entends le signal que ma pile est à terre ou presque. À bientôt, ma perle, si tu me captes encore, moi je ne t'entends plus, ça "griche"... Surtout avec la pluie ! Je raccroche, Marianne. Je t'aime, j'ai hâte... » Un dernier bip et la communication était morte. Victor avait épuisé sa pile au point d'avoir à la recharger. Il toussa, se recoucha et songea à sa femme adorée alors que David qui avait tout saisi du monologue dont il devinait le dialogue se laissa retomber sur son oreiller, les yeux grands ouverts, les mains derrière la nuque. Il était heureux de constater que Victor avait réussi sa vie à deux, lui qui n'avait guère eu cette chance. Il lui enviait presque son bonheur, aussi simple semblait-il être, lui dont l'existence était loin d'être sans remous. Puis il songea à Ronald qui dormait encore et qui lui semblait plus hyperactif... que le gros Vic !

David attendit que Victor termine sa douche et que Ronald se lève, se lave et s'habille, avant de sortir de sa chambre, passer devant eux vêtu seulement d'un *brief bachelor* blanc, leur dire : « Bonjour ! Une douche et je vous rejoins ! », et laisser Vic et Ron se regarder devant le peu de pudeur qu'il affichait. Même entre hommes,

après tant d'années, cela s'avérait quelque peu familier. Était-ce un exhibitionnisme bien calculé de la part de Dave ? Ronald le soupçonnait d'en être capable. Que pour exposer son corps bien conservé ; que pour démontrer que, des trois, il était le plus sensuel, le plus que parfait. Quoique Ron n'avait rien à lui envier avec son corps musclé, il fréquentait le *gym* deux fois par semaine. Victor, pour sa part, avait vite remarqué que Dave avait conservé son corps de vingt ans et qu'il semblait en être fier. Dès lors, face à ses deux comparses d'autrefois si bien gratifiés, Victor sentit les complexes l'envahir davantage. Bien sûr qu'au temps du cégep, ils étaient mieux que lui, mais les voir favorisés de la sorte vingt ans plus tard le diminuait terriblement. Ronald n'avait rien dit pour autant, il avait fait comme si de rien n'était, mais la compétition le tenaillait. Dave, imbu de lui-même autrefois, avait tout pour l'être encore plus avec ses quarante ans révolus. Non choqué, conscient qu'il était des deux le plus « baraqué », Ron ne put s'empêcher de murmurer intérieurement : « Beau *body* ! » Exactement ce qu'avait espéré susciter Dave en leur laissant le temps de voir qu'il était encore, des trois, le plus *sexy* aux yeux d'une femme. Pour Victor, avec ses gros yeux bruns pénétrants, ses quelques poils châains parsemés sur le crâne, son double menton et son ventre rond, il ne fallait même pas y penser. Et Ron, malgré sa virilité, ses muscles, son sourire et ses épaules carrées, avait, hélas, les jambes légèrement arquées.

Victor avait enfilé un pantalon cargo gris sans descendre les fermetures à glissière des jambes. Il ne faisait pas chaud dans le chalet et avec l'humidité en plus... Un chandail blanc à col roulé, ce qui ne l'avantageait guère, complétait sa tenue. Ronald avait remis ses *jeans* de la veille, avec une chemise à carreaux à manches courtes

et à demi déboutonnée afin qu'on puisse discerner ses pectoraux si durement travaillés. David, pour sa part, avait opté pour un pantalon de velours côtelé noir, une chemise blanche à manches longues, ouverte pour faire état de sa poitrine velue, et avait chaussé des mocassins noirs. Barbe longue de deux jours, il s'empressa de faire le café pendant que ses invités buvaient leur jus d'orange. Puis, il sortit le pain, les œufs, la confiture aux pêches, le jambon et le fromage à la crème. Bref, tout ce qu'il fallait pour un copieux déjeuner dont Victor allait se gaver. Habitué à manger très tôt avec Marianne les fins de semaine, il était affamé en cette matinée quelque peu avancée. Ronald, pour se rendre utile, s'était chargé de mettre les couverts tout en regardant par la fenêtre.

— *Shit!* Encore de la pluie ! Ta Mazda s'enfonce, Vic !

— T'es pas sérieux ! cria ce dernier en se levant d'un bond.

— Ben non, je plaisantais ! T'en fais pas, dès qu'il va faire beau, je vais te la sortir de là tout seul, moi !

— Tu penses avoir assez de force dans les biceps ? rétorqua Dave.

— Ça devrait ! Sinon, tu me donneras un coup de main, monsieur *Fitness* !

— Non, tu te trompes, Ron, je ne fais pas d'exercices de ce genre. Je ne suis abonné nulle part. Je fais un peu de *jogging* sur mon tapis roulant, quelques kilomètres sur ma bicyclette stationnaire et des pesées pour les bras et les jambes. J'ai tout ça chez moi. Juste pour garder la forme.

— Bien, tu la gardes en maudit si on en juge par ce qu'on a vu !

Conquis, David se contenta de sourire. Il venait d'entendre ce qu'il avait souhaité lorsqu'il s'était levé en petite tenue. Il avait provoqué pour être complimenté. Comme autrefois ! Et ça avait marché ! Vic, les yeux dans

son assiette, n'ajouta rien, mais Dave savait qu'il n'en pensait pas moins. « Le gros » du temps du cégep l'avait toujours regardé avec envie.

Dave cassa alors la glace :

— Bonne journée pour les confidences, les gars ! On commence après le déjeuner, mais reste à savoir qui va se jeter à l'eau en premier, car il va falloir le faire à tour de rôle si on ne veut pas tout mêler.

— Bien, commence par toi, Dave, tu nous as invités.

— Non, Vic, l'hôte se doit d'être le dernier. Je sais vivre. Je pense que Ronald devrait ouvrir le bal.

— Moi ? Pourquoi ?

— Parce que tu sembles avoir bien du millage dans le corps, toi !

— Qu'en sais-tu ? Vic a peut-être plus à raconter que moi.

— J'en douterais, répondit « le gros », en croquant un coin de croûte de sa troisième rôtie.

— Bon, ça te va, Ron ? Tu commences, Vic enchaîne et je termine. Mais ça risque d'être long parce qu'on a le droit d'interrompre, de questionner... Même de forcer à préciser ! Vous êtes d'accord avec cette règle ?

— À cent pour cent ! répondit Vic. Moi, juste écouter sans mettre mon grain de sel...

— Bon, marché conclu. Une autre *toast*, Vic ? Le rond est encore chaud.

— Heu... deux si ça te fait rien. J'ai une de ces faims ce matin et les *toasts* sur le poêle à bois, ça s'avale comme rien...

Le vent s'élevait et faisait claquer l'une des persiennes du chalet. Si lourdement que Ronald, agacé par le bruit, se glissa sur la galerie pour la décrocher et la déposer à plat sous l'escalier. David n'avait pas bougé de sa chaise, il ne tenait pas à revenir cheveux

et chemise trempés comme ce fut le cas pour Ronald qui dut se changer et se donner un bon coup de peigne pour replacer sa tignasse brune désordonnée. Victor, qui venait de terminer son troisième café, s'essuyait la bouche tout en s'emparant d'une banane qu'il éplucha en deux mouvements, et s'installait dans le fauteuil près du poêle dont le feu, presque mort, ne dissipait plus la buée de la plus proche fenêtre. David, confortablement allongé dans un vieux *lazy-boy* de cuir noir, avait croisé ses chevilles l'une sur l'autre, la droite sur la gauche. Ronald, dans le fauteuil vert rembourré, semblait mal à l'aise d'avoir à briser la glace. Se sentant comme un accusé devant le tribunal, il leur avoua :

— Pas facile, j'sais pas par où commencer. Moi, me raconter à froid comme ça...

— Parle d'abord de ta famille, Ron, lui suggéra Dave. Que sont-ils devenus ?

— Pour ma mère, j'ai fait le point, Dieu ait son âme !

— Elle est morte longtemps après qu'on s'est perdus de vue ?

— Ça va faire dix ans en décembre. Elle a continué à boire, à prendre des sédatifs, à dormir et à grossir, bien entendu. Elle ne mangeait pas, mais l'inactivité ajoutée à la bière et au vin... Elle s'est empâtée, si je peux dire, et elle avait de plus en plus de misère à marcher. J'ai tout fait pour la sortir de sa détresse. Même mes blondes ont essayé de leur côté, mais ma mère ne vivait plus, elle survivait. Ses sœurs lui ont tourné le dos, ça se comprenait, elle cuvait sa boisson à longueur de journée.

— Elle ne lisait pas, elle n'avait aucun passe-temps ?

— Non, pas même la télévision. Elle ouvrait la radio de temps en temps pour écouter les nouvelles, mais rien de plus. Pour ce qui était de lire, oubliez ça, elle se serait endormie sur la deuxième page d'un roman. La seule chose qui l'intéressait encore quand elle retrouvait

quelques moments de sobriété, c'était l'astrologie. Elle se faisait livrer le journal juste pour y lire la colonne des horoscopes. J'avais droit au mien chaque matin. Elle me répétait sans cesse : « Tu vas voir, mon gars, tu vas finir par la rencontrer, la femme de ta vie ! » Il y a juste ça qui l'inquiétait. Parce que je changeais de blonde comme de chemise ! Et elle n'en aimait aucune ! Elle leur demandait leur signe et si elles étaient Poissons, Cancer ou Scorpion, elle leur disait que ça n'allait pas marcher avec moi. « L'eau pis le feu, penses-y pas, la p'tite ! » avait-elle lancé à l'une d'elles. Dans le fond, je le savais, elle détestait les signes d'eau ! Les Poissons en particulier, parce que c'était ce que mon père était. « Un Poissons égoïste ! » comme elle disait quand elle parlait de lui. « Un opportuniste ! Un profiteur ! Même en affaires ! » Dieu qu'elle haïssait les natifs du Poissons, les hommes surtout !

— Elle était de quel signe, ta mère, Ron ?

— Sagittaire ! Une vraie ! Née en décembre, morte en décembre ! Un signe de feu, comme le mien. Voilà pourquoi elle m'aimait bien. Mais pour revenir à elle, le temps a fait son œuvre. Un arrêt cardiaque en plein après-midi. Dans son fauteuil ! Pas même le temps de la rentrer à l'hôpital, c'est la morgue qui est venue la chercher. Cinquante-six ans seulement, mais pas mal maganée... Ne me demandez pas si j'ai pleuré, je vous répondrais non. Je suis resté de marbre. J'étais même soulagé, car je la voyais peu à peu devenir une loque humaine. Je l'aurais eue sur les bras toute ma vie. J'ai même respiré d'aise, mais j'ai été pris avec tous les frais funéraires. Ma mère n'avait plus une maudite cenne ! Pas même sa petite police d'assurance... Elle avait pris les réserves pour s'enivrer !

— Et ton père, lui ? Aucune aide de sa part ? questionna Vic.

— Mon père ? Quand je l'ai rejoint au bout du fil en Gaspésie où il habitait pour le lui annoncer, il m'a

répondu qu'elle était mieux entre les mains du bon Dieu. Puis il s'est empressé d'ajouter qu'avec les études de Patrick, il était serré jusqu'aux coudes. Il n'a pas omis de me remettre sur le nez qu'il avait versé une pension à ma mère jusqu'au mois précédant sa mort. J'ai compris, je n'ai pas insisté, et j'ai enterré ma mère dans la fosse de sa mère. Ses deux sœurs m'ont donné un coup de main pour les obsèques, mais rien de plus. On l'a exposée une seule soirée, personne n'est venu à part une de mes blondes, quelques camarades de travail et mes deux tantes. Elle a reçu trois gerbes de fleurs dont une de moi, rien de mon père. Le pire, c'est que mon frère, Patrick, que je n'ai jamais revu, m'a fait parvenir une carte de sympathie. Comme si elle n'était pas sa mère à lui aussi ! Comme s'il s'agissait de la mère d'un copain ! Me faire ça à moi, son propre frère ! Je l'ai haï, le p'tit maudit, puis j'ai décidé de tourner la page. Il a été élevé par mon père, celui-là... D'un côté comme de l'autre, il était mal pris dès leur séparation, lui. Moi, je pouvais mieux l'assumer, j'étais plus vieux, mais lui, passablement jeune... Pas facile au fond ! Une mère qui se laissait aller et un père qui n'avait pas la fibre dans les tripes... Un maudit Poissons heureux dans son bocal ! Seul ! Avec rien d'humain à dire, une gueule juste bonne à avaler de l'eau ! Tiens ! j'dérape ! Je viens de vous répéter ce que ma mère disait de lui ! Excusez-moi, les gars, mais quand le passé me remonte en pleine face...

Ronald, reprenant son souffle, regarda en direction du réfrigérateur.

— Tu veux boire quelque chose, Ron ? Faut pas te gêner...

— Oui, un grand verre de jus d'orange, Dave.

— Pis moi, je prendrais bien un peu de *ginger ale*, ajouta Vic.

Victor, se levant pour se délier un peu les jambes après avoir été servi, lui demanda :

— Il vit encore, ton père, Ron ?

— Sans doute, mais je n'en ai pas eu de nouvelles depuis ce temps. Pas plus que de mon frère, Patrick, qui étudiait en informatique, m'avait-on dit. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus et je n'entreprendrai pas de recherches, crois-moi. Des retrouvailles comme on en a entre amis, là tu parles ! Mais avec la famille, oublie ça ! Surtout quand on est issu d'une famille éclatée pour ne pas dire décomposée ! Je ne sais même pas si mes deux tantes sont encore vivantes. Pour le savoir, il me faudrait aller sur la tombe de ma mère, elles vont être enterrées là, elles aussi. L'une est vieille fille ; l'autre veuve. Mais plus *cheap* qu'elles, cherchez-les !

Victor éclata d'un rire franc, ce qui fit sursauter Dave.

— Excuse-moi, Ron, mais t'as une façon de dire les choses. Tu racontes et tu y mets ton grain de sel...

— T'as pas à t'excuser, Vic, y'a de quoi rire avec ces deux-là ! Tu sais combien elles m'ont donné pour m'aider à enterrer ma mère ?

— Ben, mille ou deux mille piastres chacune ?

— Tu veux rire ? Cinq cents à deux, tabar... ! J'me r'tiens ! Parce que, quand j'pense à ces deux « gratte la cenne », ma langue se r'trouve à messe !

Ce qui fit éclater « le gros » qui se tenait le ventre de ses mains potelées.

David avait souri, il adorait la façon dont Ronald se livrait. Sans retenue, avec franchise, avec une certaine tristesse teintée d'humour quand il le fallait. On pouvait sentir qu'il n'avait pas eu la vie facile, ce beau ténébreux. Un portable sonna, celui de Dave qui le retira de l'étui de cuir qu'il portait à la ceinture. Il répondit et, voyant

qu'on l'observait, il se leva et se dirigea vers sa chambre pour repousser la porte derrière lui. Il parla assez longuement. On put compter pas loin de dix minutes. Puis, l'air soucieux, il revint à ses amis en s'excusant de cette interruption :

— Désolé, j'ai tenté de couper court, mais quand il s'agit d'affaires...

— Tu n'as pas à t'excuser, répondit Ron, ça peut tous nous arriver. Quelque chose d'intéressant, au moins ?

— Oui, si on veut, mais je n'ai pas encore accepté le contrat. Il me faudra y penser et Finnigan attendra.

— Qui ? Finni... qui ? C'est une compagnie, ce nom-là ?

— Non, Vic, un client, mais rien d'important pour l'instant. Alors, Ron, on fait un autre bout de chemin ? On poursuit encore un peu ?

— Bien là, il faudrait que je remonte au jour où l'on s'est perdus de vue tous les trois.

— Alors, remonte ! lança Vic. On va tous avoir à le faire à tour de rôle.

Ronald regarda par la fenêtre, aucun oiseau, pas d'écureuils, pas le moindre petit « suisse » en vue. Tous à l'abri de la pluie. Jetant un regard à Dave qui avait de nouveau croisé les chevilles, il lui avoua :

— Tu sais, je n'ai pas été plus loin que le cégep. L'université, j'en ai fait un bout pis j'ai lâché, j'en avais pas les moyens. Avec ma mère quasiment à ma charge... J'ai tenté de décrocher un emploi dans un bureau, mais ça n'a pas marché. J'ai donc repris mon poste de vendeur au magasin de musique, mais à temps plein. Salaire minimum, des petits bonus par-ci par-là, j'avais pas grand-chose pour sortir avec les filles. J'en avais juste assez pour payer mes cigarettes, ma bière et quelques petites dépenses.

— Tiens ! Je viens de remarquer que personne ne fume, lança Victor. Pourtant, Dave...

— J'ai fumé jusqu'à trente ans, puis j'ai réussi à écraser. Et toi, Ron ?

— Ça fait à peine un an que j'ai arrêté, mais je tiens le coup ! J'en avais assez de tous ces interdits ! Moi, aller fumer dehors en plein hiver, non merci ! On a l'air de parias de la société avec une cigarette au bec de nos jours. Ça n'a pas été facile, mais j'ai réussi à ma troisième tentative. *Cold turkey* à part ça !

— Moi, je n'ai pas de mérite, je n'ai jamais fumé ! clama Victor.

— On sait bien, un ange, toi, le... Tu n'as jamais eu de défauts !

— T'allais dire « le gros », hein, Ron ? Tu t'es retenu...

— Écoute, c'est vrai ! Juste une mauvaise habitude, Vic. Excuse-moi, mais quand le passé refait surface, comme je disais tantôt... Je t'ai tellement appelé comme ça dans l'temps...

— Oui, je sais, pis Dave aussi de temps à autre ! Mais, t'en fais pas, ça me touche moins à mon âge. Je suis gros, presque chauve et j'ai encore les yeux brun sale de mon père. Alors, si tu t'échappes, je n'en ferai pas de cas, mais si je sens que tu le fais exprès...

— Non, Vic, plus maintenant, on n'est plus des enfants, ajouta David.

— Alors, on laisse Ron continuer ? Merci de ton soutien, Dave !

Ronald avait souri, sentant bien que son vieux copain plaisantait. Se replongeant dans la fin des années 1980, il reprit :

— J'ai végété au magasin de musique, j'ai rien fait de bon durant deux ans. On joignait les deux bouts, ma mère et moi, mais quand je sortais avec une fille, on

n'allait pas plus loin qu'au cinéma. Et souvent, c'était chacun sa part. Côté vestimentaire, je n'avais rien de beau, pas même un complet deux pièces. Il n'aurait pas fallu qu'on m'invite à des noces, j'avais rien à me mettre sur le dos. J'étais le gars en *jeans*, en *t-shirt* l'été, en col roulé l'hiver, avec un veston de cuir acheté usagé. Des espadrilles l'été, des bottes de *cow-boy* l'automne et une seule paire de souliers propres pour aller travailler, parce qu'au magasin on tolérait les *jeans* mais pas les *running shoes*. Je les ai lavés souvent mes *jeans*, j'en avais deux paires, pas cinquante. L'une des deux s'est trouée par l'usure. Heureusement pour moi, c'était à la mode. Je gardais donc les plus neufs pour le travail, les délavés troués pour mes sorties.

— Tu n'as pas cherché un autre emploi ? demanda Victor.

— Attends, j'y arrive. Un coup de chance devait se produire.

— Il était temps ! J'espère qu'il t'a bien servi, marmonna Vic.

— La chance traîne souvent la malchance derrière elle cependant, mais je vous explique. J'étais au magasin lorsqu'un client régulier, un homme d'affaires, est venu me demander si j'avais la chanson *La nuit du chat* de Gérard Lenorman. J'ai fouillé dans nos données et je l'ai trouvée sur l'album *Fièvre & Nippone* du chanteur. Je le lui ai commandé et quand il est passé le prendre la semaine suivante, il m'a demandé s'il m'arrivait d'avoir envie d'un autre emploi. Piqué par la curiosité, je lui avais répondu... Tiens ! je vous narre la situation :

— Heu... oui, ça dépend. Un emploi stable... Mais où ?

— Écoutez, jeune homme, je suis le directeur d'une agence immobilière et j'aurais un poste pour vous à l'interne. Vous avez un diplôme ?

— Oui, du cégep mais pas plus loin. J'ai juste tâté l'université...

— Ce qui est suffisant pour nous. Je trouve que vous avez beaucoup d'entregent pour accueillir les clients ou leur répondre au téléphone, vous avez l'étoffe qu'il faut.

— Mais c'est un emploi de secrétaire que vous m'offrez ? Je suis un homme...

— Écoutez, Ronald, c'est bien votre prénom si j'en juge par l'inscription épinglée à votre chemise ? Nous avons une réceptionniste et une secrétaire pour le travail que requièrent ces postes. Votre mandat consisterait à fournir tous les renseignements requis aux personnes qui téléphonent ainsi qu'à celles qui se présentent en personne.

— Ça semble intéressant, mais je n'ai aucune expérience dans le domaine de l'immeuble, moi. Je suis dans la musique...

— On vous formera, Ronald, vous êtes jeune, vous avez le temps de tout apprendre. Ce qui veut dire que, si le milieu de la vente d'immeubles et de maisons vous intéresse, vous pourriez devenir, avec le temps, un agent accrédité. De plus, au départ, votre salaire dépassera du double ce que vous gagnez ici. Je connais le rendement du salaire minimum, il faut en mettre des heures pour que ce soit décent, non ? Je vous donne donc trois jours pour y penser.

Il allait partir lorsque je le retins par le bras :

— Non, ne partez pas, j'accepte. Les yeux fermés ! Pas seulement pour l'argent, mais pour l'avenir prometteur que vous me faites miroiter. Je suis prêt à commencer n'importe quand !

— Soyez tout de même élégant, donnez-leur une semaine d'avis et présentez-vous le lundi suivant. Je serai là pour vous accueillir. Le personnel sera avisé de votre arrivée dans nos rangs.

Il me serra la main, me remit sa carte – l'endroit n'était pas trop loin de chez moi, quelques stations de métro – et je suis rentré à la maison, fou de joie, annoncer la nouvelle à ma mère. Pas trop saoule ce jour-là, elle s'était écriée : « Tant mieux pour toi, mon gars ! On va manger mieux et on n'aura plus à s'en faire avec les fins de mois ! » Le soir, dans ma chambre, étendu sur mon lit, je m'imaginais en train de vendre des immeubles commerciaux et d'empocher de bonnes commissions. Je me voyais aussi acheter une superbe voiture sport, jaune de préférence. Bref, je rêvais tellement que ça m'avait fait oublier que j'avais un rendez-vous avec une fille à l'entrée d'un cinéma. Inutile de vous préciser qu'elle n'a pas apprécié le fait de poireauter durant une heure et qu'elle m'a engueulé vertement avant de me dire qu'elle ne voulait plus me revoir. Ce qui m'a fait ni chaud ni froid, j'en étais tanné ! Je l'avais eue trois fois... vous me suivez ? Elle était jolie, mais il y en avait d'autres encore plus belles dont j'avais les numéros de téléphone. D'autant plus qu'à vingt ans je ne comptais pas m'engager sérieusement. Quand je pense qu'en leur temps nos parents se mariaient à cet âge-là ! Bande d'innocents !

Après ce bon bout de chemin dans ses souvenirs, Ronald regarda sa montre et demanda à ses amis retrouvés :

- Vous n'êtes pas fatigués de m'entendre ?
- Ben voyons, Ron, tu commences à peine. Tu t'en sortiras pas comme ça, lui répliqua Victor. Commences-tu à sentir un petit creux ?
- Non, mais j'ai l'impression que c'est le cas pour toi. David, se levant de son fauteuil, dit à ses amis :
- J'ai des viandes froides pour l'instant, des œufs farcis, des crudités, des fromages, des biscottes. Tout

pour un petit brunch vite servi ! Ça vous irait ? Après, Ron pourrait poursuivre et, vers quatorze heures, je vous cuisinerai quelque chose de plus consistant.

Ils acquiescèrent et Victor, voyant les plats s'étaler, plongeait avec ses doigts dans les brocolis crus et les olives noires. Le regardant faire, Ronald ne put s'empêcher de lui lancer :

— J'espère que tu viens pas d'aller pisser !

— Non, pis t'en fais pas, tu sauras que je me lave les mains après, moi ! J'ai été élevé, pas garroché, moi !

— Dis-tu ça pour moi, « le gros » ? rétorqua Ron, insulté.

— Aïe ! les gars ! Ça va faire ! Vous allez pas recommencer à vous sauter dessus comme dans l'temps ! lança David.

— Si y m'cherche, y va m'trouver ! répliqua Vic, sèchement.

— Pas moyen de faire la moindre farce ! Maudit que t'es susceptible, Vic ! T'aurais pu en rire ! Le moindre mot de travers et tu sautes au plafond !

— C'est pas ta remarque qui me choque, Ron, mais le surnom qui me blesse. Lâche « le gros », j'suis assez complexé comme ça ! C'est pas vrai que ça m'dérange plus ! J'me serre encore les poings... Arrête, Ron !

— Il a raison, ajouta David. On a deux fois l'âge qu'on avait, enterre les sobriquets, Ron. C'est sérieux des retrouvailles. Faudrait pas en arriver à ne plus se revoir après ce week-end.

— Ça, ça reste à voir... murmura Vic.

Ronald, mal à l'aise, fit mine de n'avoir pas saisi la dernière réplique, de peur d'intensifier les « chatouillements » du « gros ».

David offrit une bière à Ronald qui, cette fois, l'accepta, tout en versant à Victor sa boisson gazeuse

préférée. Pour lui, un scotch de malt Glenfiddich sur glace. Ron, le voyant se préparer son verre, lui dit :

— Du scotch en matinée ? Avec des œufs et des hors-d'œuvre ?

— Chacun ses goûts, Ron. Moi, j'ai appris à aimer le scotch lors de mes voyages en Grande-Bretagne. Avec le brunch, comme ça se fait là-bas.

— À t'entendre, tu sembles avoir vu du pays, toi.

— Si on veut, mais je vous raconterai ça plus tard, Ron, quand ce sera mon tour. Pour l'instant, c'est toi qui es sur la sellette et ne perds surtout pas le fil ; Victor et moi avons hâte d'entendre la suite.

Ronald, se sentant soudainement intéressant, se cala dans son fauteuil vert et, regardant au loin, reprit le fil de son histoire :

— J'ai donc commencé à travailler pour l'agence immobilière le lundi, tel que prévu. J'avais à peine vingt ans alors que tous mes collègues, la réceptionniste incluse, étaient dans la quarantaine et plus. Inutile de vous dire que je me sentais comme un p'tit cul ! Imaginez ! Recevoir de futurs acheteurs, tenter de les convaincre de dépenser des milliers de dollars alors que j'avais à peine le nombril sec. J'ai reçu un bon *training*, heureusement, car je ne crois pas que j'aurais passé au travers autrement. Les jeunes couples en quête d'une première maison, c'était relativement facile et on me les confiait, car la plupart avaient de la misère à décrocher une hypothèque. Les taux étaient pas mal hauts dans ce temps-là. On n'était pas trop lousse avec eux dans les banques. Puis, les veuves, les couples âgés qui voulaient vendre, c'était aussi dans mes tâches de les convaincre de signer avec nous et de les refiler à l'un de nos agents. Mon boss immédiat était fier de moi, la paye était bonne, j'avais plus d'argent, j'étais plus généreux avec les filles, et ma mère était contente des petites augmentations de

salaire que j'obtenais au fil des mois. Un jour, en plein après-midi, le grand boss, celui qui m'avait engagé, entra dans mon bureau, suivi d'une jeune femme. Croyant que c'était une nouvelle employée, je m'apprêtais à l'accueillir poliment quand le patron me dit : « Ronald, je te présente ma fille, Catherine. » Je m'empressai de lui tendre la main et elle m'offrit son plus beau sourire. Une fille de mon âge pas belle pour deux cennes ! Ni grosse ni maigre, entre les deux, mais pas maquillée et peu attirante avec ses lunettes à grosse monture noire. Le nez trop long, la bouche petite, les yeux bruns ternes, les cheveux courts pas coiffés et une robe que ma mère, même saoule, n'aurait jamais portée. Je fus quand même courtois, elle semblait brillante, elle avait des études dans le crâne, ça paraissait. Deux jours plus tard, le patron vint me voir pour me demander ce que je faisais en fin de semaine, le samedi soir plus précisément. J'avais une *date* avec une barmaid, mais poliment je lui répondis : « Rien de spécial. » Il m'invita donc à souper chez lui, ce que je tentai de refuser maladroitement, mais il me regarda dans les yeux et ajouta avec plus d'insistance et d'autorité : « Vous ne pouvez refuser cela, Ronald, c'est une invitation de Catherine. » Le samedi, pour plaire au boss, je me suis rendu chez lui où j'ai été reçu comme un roi. Sa femme était aimable mais pas plus jolie que la fille. Toujours est-il que, tout au long du repas, je sentais le regard de Catherine rivé sur moi. Elle me dévorait des yeux !

— Viens pas nous dire que tu n'savais pas qu'tu lui avais fait effet, Ron ! lança Vic.

— Ça, j'm'en doutais, mais ce que j'savais pas, c'était qu''j'étais pour la marier !